

## Préambule aux études de textes abrégées en EdT :

Nous avons sélectionné **six passages** que nous considérons comme étant les plus importants pour notre thème des « expériences de la nature » dans ***Le Mur invisible* de Marlen Haushofer**.

On demandera chaque fois aux étudiants de **préparer** leur lecture à l'aide de **deux principaux axes** de réflexion :

- Quel est **l'intérêt de ce passage dans et pour le roman** ? Pourquoi le professeur l'a-t-il sélectionné ? L'avais-je moi-même remarqué, voire annoté durant l'été ?
- En quoi concerne-t-il **le thème « expériences de la nature »** ? Au regard de ce thème, que doit-on en **retenir** ? Comment le garder en mémoire et m'en servir dans mes dissertations ? Quelles **citations** puis-je précisément retenir ?

Bien sûr ces questions se complèteront et trouveront leurs réponses au cours des commentaires faits en classe.

## EdT 1 : Survivre !

**Depuis le début de la page 47 jusqu'au milieu de la page 53 : « Je vais pourtant essayer de ne pas trop m'écartez des notes du calendrier. »**

**Situation du passage :**

**Nous sommes encore au début du roman, dix jours après la catastrophe qui s'est produite le lendemain du 30 avril, soit le 1er mai** ; temps de manifestation et de célébration pourtant, en référence au 1er mai 1886, date qui avait été choisie par les syndicats ouvriers américains pour revendiquer la journée de huit heures, sous le slogan "8 heures de travail, 8 heures de sommeil, 8 heures de loisirs". Le 23 avril 1919, le Sénat français a ratifié la journée de huit heures et fait du 1er mai suivant, à titre exceptionnel, une journée chômée. Depuis, le 1er mai est resté le jour international des revendications ouvrières, donnant lieu à des défilés de travailleurs.

Mais **en Autriche** c'est aussi traditionnellement une vieille fête rurale de la fertilité ; dans les villages, on se rassemble ce jour-là autour de « **l'arbre de mai** » ; faut-il alors voir au-delà de cette date retenue par l'autrice une **symbolique** paradoxale, puisqu'en l'occurrence la catastrophe pétrifie et tue l'humanité et les animaux, sauf de l'autre côté du Mur où la narratrice se retrouve isolée ? Mais encore, ne serait-ce pas une sorte de renaissance d'une nature débarrassée de la nuisance des humains ? Cela demeure pleinement **énigmatique**, d'ailleurs nous verrons que le terme apparaît dans notre passage d'étude.

**Caractérisation :**

Cet extrait constitue **une première étape sur le chemin initiatique de cette vaste expérience de la nature** qu'élabore le roman dont toutes les caractéristiques formelles et stylistiques se voient ici déjà inscrites.

La narratrice nous fait témoin de sa propre histoire et de ses premières réactions sur le ton de la confidence en privilégiant évidemment le pronom personnel sujet « **je** » ; ainsi observe-t-on l'alternance des temps du récit (passé simple / imparfait en français, prétérit en allemand) et des temps de l'énonciation (présent / passé composé).

En effet il s'agit d'un **récit rétrospectif** : on ne sait ce qui l'a inauguré qu'à l'avant-dernière page du roman p. 321. mais un passage discursif méta-narratif (2e § p. 49) pose le temps d'une écriture *a posteriori* : le récit lui-même dans son acte d'écriture est désigné par la scriptrice elle-même alors qu'elle observe la liste des denrées lui restant qu'elle avait dressée à ce moment-là.

Ces pages nous présentent une délibération rapide qui aboutit à une résolution pleinement exprimée à la fin du 2e § p. 47 : ... « essayer de **survivre**. »

### **Plan et structure de ce long et riche passage :**

- 1) Un moment de **délibération** au matin du 10 mai : ... « j'envisageai toutes les possibilités qui me restaient. » (2e § p. 47).
- 2) Confrontation à l'obstacle et élimination de « l'énigme » du Mur (p. 47-48). **Premier aboutissement : résolution** au bas de la p. 48 : ... « attendre et essayer de rester en vie ».
- 3) **Inventaire** des ressources (p. 49-50). **Deuxième aboutissement : la nécessité de chasser** : « la perspective de ces activités meurtrières ne me plaisait pas, et pourtant je n'avais pas d'autre choix si je voulais rester en vie ainsi que Lynx. » (bas p. 50).
- 4) La **conservation d'un rythme** et d'une structure chronologique humaine ; la lutte contre **l'angoisse** (p. 51).
- 5) **La mesure des conséquences** de la catastrophe sur sa personne : évocation *a posteriori* d'une **métamorphose** ; **paradoxe narratif** : le début d'un roman qui commence en fait par la fin de celui-ci (milieu de la p. 52). **Troisième aboutissement : un récit analytique et psychologique intime** qui cherche à privilégier la chronique des faits passés (2e et 3e 6 de la p. 53, fin de notre extrait).

### **Projet de lecture** (trois problématiques au choix, mais la meilleure sera la vôtre!) :

Pourquoi et comment la narratrice se remémore-t-elle sa détermination à « survivre » deux ans plus tôt ?

Dans quelle mesure y a-t-il résistance et néanmoins adaptation de son humanité face à une expérience inédite ?

De quelle manière la force de vivre de la narratrice l'amène-t-elle à dépasser un premier état de stupeur et de résignation ?

Nous suivrons un plan de commentaire composé selon **trois** grands axes :

**I-** Le souvenir d'une mise au point en toute franchise (... « écrire la vérité », haut p. 47).

**II-** Méthode et ressources : une robinsonnade au féminin.

**III-** L'écriture au service d'une humanité résistante.

### **Développement :**

**I- Le souvenir d'une mise au point en toute franchise : « écrire la vérité »**

**Bilan existentiel et affectif permis par la disparition de toute société :**

« Je peux me permettre d'écrire la vérité, tous ceux à qui j'ai menti pendant ma vie sont morts » (fin du 1er § p. 47). Dès son réveil en effet la narratrice se livre à une sorte de premier **examen de**

**conscience sans concession** ; regrette-t-elle sa famille, ses filles ? Non, car elles étaient devenues « peu aimantes, querelleuses (voire) irréelles ».

Il s'agit de **ne pas se leurrer au nom de la morale** ou de l'amour maternel alors qu'elle affronte une solitude absolue : « Il est probable que ça paraîtra cruel (à qui ? C'est bien la preuve que la narratrice envisage un lecteur futur même si elle s'en défend), mais je ne vois vraiment pas à qui je devrais encore mentir aujourd'hui. » (1er § p. 47) S'opère donc une **libération de la parole**, en tout cas vis-à-vis de soi-même, une désaliénation des mensonges sociaux et familiaux : l'isolement autorise une franchise qui n'avait jamais pu se proférer avec autant de clarté.

On peut oser le terme de **cynique**, autorisé par « la vérité » pour caractériser certaines remarques, telle celle du début du 3e § p. 47 : « Je n'étais plus assez jeune pour envisager sérieusement le suicide » ; ce serait là encore une illusion permise par la jeunesse à laquelle on ne saurait plus croire selon elle dans sa maturité.

**L'introspection** reprend en haut de la p. 52 : « Déjà aujourd'hui (c'est-à-dire deux ans plus tard, moment de l'écriture), **je ne suis plus la personne que j'ai été.** »

Se produit une sorte de **dédoubllement** à partir de l'observation du vieux calendrier annoté ; citons les sept premières lignes du 3e § p. 52. Néanmoins, c'est ce même calendrier, qui a tant servi à « l'étrangère » qu'elle est devenue à ses yeux, qui lui permet de raconter : « Je vais pourtant essayer de ne pas trop m'écarter des notes du calendrier » (milieu p. 53).

#### **Le choix d'une priorité :**

Il s'agit bien de « **survivre** » mais d'abord pour « **Lynx et Bella** », « mais aussi (par) une sorte de **curiosité** » (3e § p. 47). La narratrice veut d'abord répondre à deux questions : est-ce que le ventre de Bella recèle un veau, et surtout comment trouver « la solution » de « l'énigme » du Mur ? (id.)

Ce choix déterminant pour la suite de son existence ou plutôt de sa survie, passe d'abord par la question du veau, mais il ne saurait y avoir de réponse dans l'immédiat, puis par la question du Mur qui va être analysée en une seule page (p. 48), « **énigme** » sur laquelle la narratrice ne reviendra plus, et qui va être encadrée par deux affirmations : d'abord ... « je n'allais pas me casser la tête à son sujet », puis « Un savant, un spécialiste des armes de destruction comprendrait mieux que moi sans aucun doute, mais à quoi cela lui **servirait-il** ? **Avec tout son savoir il ne pourrait rien faire de plus que moi : attendre et essayer de survivre.** » Telle est et sera sa **priorité** émanant d'un esprit on-ne-peut plus **pragmatique**.

Elle se contente ainsi de **l'hypothèse d'une arme de destruction massive** qui aurait exterminé toutes les espèces vivantes animées (nous sommes bien dans les fantasmes et craintes de « la guerre froide »), mais qui aurait épargné et clos d'un mur transparent l'espace forestier où elle se trouve sans qu'elle puisse cependant en estimer pleinement l'aire. Mais, si elle suppose des vainqueurs responsables, elle ne cherche pas à identifier leur origine, d'ailleurs qu'importe : « Peut-être n'y a-t-il pas eu de vainqueurs ? **A quoi sert d'essayer d'y réfléchir.** » C'est pourquoi **l'énigme est rapidement évacuée au nom d'un utilité immédiate.**

En effet, dès la page suivante, elle passe à **l'action** : « Après avoir poussé aussi loin que mon intelligence me le permettait mes tentatives d'explication, je rejetai ma couverture et entrepris d'allumer le feu » ... (haut de la p. 49).

Le lecteur restera sur sa faim : jusqu'au bout du roman il n'y a pas d'explication au surgissement du Mur ...

## II- Méthode et ressources : une robinsonnade au féminin.

Une **robinsonnade** est un conte ou un récit de survie :

Sur l'exemple de Robinson Crusoé, le héros se retrouve isolé de sa civilisation d'origine (généralement sur une île déserte ou inconnue), à la suite d'un accident. Le héros doit alors improviser les moyens de sa propre subsistance dans un univers qui est souvent inhospitalier ou un environnement complètement indifférent. **Die Wand** correspond bien à ces caractéristiques : la narratrice ou l'héroïne se retrouve isolée en pleine nature après une catastrophe qui l'a laissée en vie de l'autre côté d'un mur transparent, à la fois protection et enfermement. Que va-t-elle pouvoir improviser, comment va-t-elle pouvoir assurer sa survie, à l'instar de l'ingéniosité de Robinson Crusoé, roman de Daniel Defoe (1719) ? La robinsonnade de Marlen Haushofer se présente de surcroît comme un récit de confidences **post apocalyptique**.

Grâce au calendrier de cette époque, on sait ainsi qu'elle a entrepris le 10 mai, soit une dizaine de jours après le cataclysme, un « **inventaire** » (le mot apparaît au 3e § de la p. 52) et « dresser une liste » des « provisions » restantes dans le chalet (2e § p. 49). Liste de « **choses** » possédées alors mais depuis longtemps consommées et auxquelles elle saura plus ou moins substituer d'autres choses dans le cadre de son **expérience de nature**. Ce sont les derniers éléments de civilisation, issus de la fabrication humaine, dont elle dispose : quelques « denrées alimentaires » qu'il s'agit de mettre au frais auxquelles s'ajoute tout ce que le prévoyant et anxieux Hugo, le propriétaire et mari de sa cousine Louise) avait laissé : cf. les paragraphes 3 et 4 de la p. 49 et le haut de la p. 50. Ainsi établit-elle avec **méthode** la révision d'un stock de ressources. Ce qui domine ses gestes est un **esprit d'économie** (cf. p. 50 au sujet de la nourriture du chien et de la farine, puis au haut de la p. 51 à propos du sucre), puisqu'il s'agit de tenir ; combien de temps ? Tout comme Robinson elle ne peut le savoir, ce qui fait que sa situation est pleinement dramatique sans pour autant qu'elle se laisse aller au désespoir.

Or, contrairement à ce qui est « précieux » en société, ici : « Les pommes de terre et les haricots constituaient pour l'avenir **mon plus précieux trésor**. » (avant-dernier § p. 50) Faut-il y voir une certaine ironie due à une ré estimation de ce qui compte vraiment en période de pénurie ? Quoi qu'il en soit, cette constatation débouche sur deux résolutions : la nécessité de **l'agriculture** et celle qui lui répugne pourtant, de **la chasse**. A la grande de Louise, elle ne tuera pas pour le plaisir, mais pour le besoin de se nourrir, et pas seulement elle, car elle se sent pleinement responsable d'un des rares compagnons qui lui reste : le chien Lynx. Pour s'en persuader, il suffit de relire la dernière phrase de la p. 50.

Il y a aussi la décision de conserver **une structure temporelle**, via la remontée régulière de sa montre et les marques sur le calendrier, dont les notes seront fondamentales dans la restitution du récit des faits (cf. 2e § p. 51 et le milieu de la p. 53, la fin de notre passage) ; nous y reviendrons.

La narratrice s'efforce donc encore de **maîtriser**, si ce n'est le cours des événements, du moins son présent et son futur immédiat ; sa volonté de survie est frappante une fois que les premiers atermoiements sont passés, et ils passent très vite. **Par identification** le lecteur lui-même à ce moment-là aurait-il la même pugnacité et la même force de vivre ? Saurait-il lui-même spontanément agir tel qu'elle le fait ? Elle ne se laisse pas aller et on sait, grâce à la lecture *in extenso* du roman, qu'en dépit de la fatigue, des obstacles, des manques, elle ne se découragera pas et sera une héroïne **résistante**, ce que ne sait pas encore le lecteur qui découvre le livre et qui se demande si elle réussira.

La dernière remarque sur la montre et la calendrier révèle ce qui alors « paraissait très important » à la femme qu'elle était à « cette époque » (p.51), deux ans auparavant. Une « **exigence intérieure** »

(id.), celle de rester humaine.

### III- L'écriture au service d'un humanité résistante.

En effet, l'initiation n'avait pas encore commencé ; on n'était qu'aux prémisses d'une aventure qui allait radicalement la transformer. Comme elle le confie en toute sincérité : ... « je me cramponnais d'une certaine façon aux **rares vestiges de l'ordre des hommes** qui étaient encore en ma possession. » (2e § p. 51). L'humanité vient à peine de disparaître, mais déjà il n'en reste plus que des ruines, des souvenirs, une unique incarnation dont elle est la seule détentrice. Or qui dit humanité dit « ordre », structure, la première étant le décompte, la situation et l'organisation dans un **temps réglé** par des heures, des jours, des dates. Elle apprendra plus tard, quand la montre sera arrêtée, à s'en affranchir, mais pour l'instant il n'en est pas question.

Il y a aussi ce qui s'apparente à des réflexes concernant l'hygiène et le ménage.

S'en suit toute une **réflexion anthropologique** et qui révèle la persistance d'une **appartenance** à l'espèce humaine qu'elle assimile à une espèce d'instinct, de conscience innée ou acquise absolument intégrée en elle, et qu'elle appelle « **une sorte d'exigence intérieure** » (cf. tout le dernier § de la p. 51). S'élabore ainsi à ce qui pourrait l'assimiler à un animal, mais finalement il y aurait une supériorité de l'animal sur l'humain, celui-ci ne pouvant être que ce qu'il est. Il y a par conséquent une sorte de destin, de fatalité de la condition humaine et ne pas l'accepter, ce serait sombrer dans un néant qui l'effraie ; citons depuis « Si j'agissais autrement » ... jusqu'à « je ne veux pas que cela m'arrive. » (id.).

**Or la meilleure ressource est alors l'écriture** qui conjure l'angoisse existentielle, évite de sombrer et lui redonne peut-être (mais c'est nous qui l'interprétons ainsi) une dignité toute humaine : ... « c'est cette peur qui me pousse à **entreprendre ce récit.** » (id.) ; il y a là en même temps une justification au roman du *Mur invisible* lui-même qui montre la **subtilité de l'autrice** qui valide ainsi, à l'intérieur du discours analytique de la narratrice, une origine, une cause nécessaire, et non contingente, à sa fiction.

En écrivant ou plutôt en reconstituant par écrit ce qu'elle a vécu et ce qu'elle est et demeure inexorablement, elle proclame **sa résistance à une transformation qui serait une épouvantable dégradation en « chose étrangère »** à soi : « Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour éviter cette transformation » ... (bas p. 51, haut p. 52). Il y a donc une **vertu thérapeutique** dans l'écriture, dans le fait de raconter, même si elle donne son intention de cacher « avec soin » son récit « quand il sera terminé » (bas p. 51) ; pourquoi ? Parce qu'il recèle trop d'intimité ? Parce qu'elle craint un éventuel lecteur plus tard ? Parce que couver la phobie par écrit, puis dissimuler le manuscrit seraient une manière de l'exorciser ? On peut s'interroger...

**Néanmoins s'est déjà produite une métamorphose au moment de l'écriture**, car si elle essaie de reconstituer ce qui a été, ce qu'elle a été, elle s'avoue déjà transformée, mais on ne sait pas en quoi ; il y a déjà eu au moment de l'entreprise narrative un changement profond de son *ethos*, conséquence de l'aventure et de l'expérience de nature auxquelles elle a été confrontée malgré elle : « Dès aujourd'hui, je ne suis plus la personne que j'ai été. Comment savoir dans quelle direction je vais ? » (haut p. 52) ; l'écriture a donc une **actualité** et une application directe, celle de poursuivre l'analyse, la recherche d'un **sens à donner à son existence**.

Il s'agit de « revivre » ou plutôt de « **faire revivre par le souvenir** » la femme qu'elle a été et de mesurer ce qu'il en reste, car elle « peine à (se) reconnaître en elle. » Les notes sur le calendrier lui paraissent ainsi d'un autre temps et d'une autre personne, sans pour autant qu'elle ait perdu son humanité, comme le manifeste la **permanence du langage**, ou mieux encore, la parole écrite.

L'absence du nom (le sien) qu'elle remarque renvoie à une trace de sociabilité qu'elle a perdue sans le vouloir, bien qu'elle redoute encore, de façon complètement irrationnelle, sa parution dans la presse, surtout « des vainqueurs », mais tout est **relatif**, d'où la curieuse comparaison avec le **Bélouchistan** (ou le Balouchistan est une région d'Asie, partagée entre, à l'ouest, l'Iran, au nord, l'Afghanistan, et à l'est, le Pakistan). Cette référence renvoie aux **préjugés** occidentaux dont elle se démarque avec vigueur accusant l'égoïsme des Autrichiens ou des Européens, ou encore de tous ceux qui méprisent les autres pays lointains par manque « **d'imagination** » (relire la seconde moitié de la p. 52 et le haut de la p. 53), mais c'est **paradoxalement** une chance puisqu'ainsi se voit endormie la conscience et exacerbée une **indifférence** aux autres qui équivaut certes à un certain confort, mais aussi à un manque d'humanité (cf. « qui ne sont pas tout à fait des hommes », bas de la p. 52); là encore on observe un **cynisme** sans concession de la part de la narratrice qui se révèle un personnage particulièrement complexe.

La narratrice cependant ne veut se laisser aller à des réflexions amères, même s'il « est inévitable que je réfléchisse à des choses qui n'ont pour moi le moindre sens ». (2e § p. 53). ce qui compte ce sont **les faits** dont **cette chronique a posteriori** veut rendre compte.

C'est alors que l'écriture aussi factuelle qu'elle peine à demeurer, prend **un nouveau sens** ; le récit est là pour lutter contre une solitude accentuée depuis la mort du chien Lynx : allusion troublante à la **fin du roman qui paradoxalement est bien le vrai point de départ du récit** ; il y a donc comme une **boucle temporelle qui justifie et clôt** le récit sur lui-même à **l'instar du Mur** qui clôture l'espace ... Relisons la fin du passage depuis « Je suis si seule » ... « de ne pas trop m'écartez des notes du calendrier. » (milieu p. 53).

**L'expérience de nature** que vit et que raconte la narratrice est donc également **une expérience d'écriture**.

## Conclusion :

Cette expérience forcée de nature qu'a vécue et que vit la narratrice commence par une série de résolutions et d'actions pratiques dont elle se souvient grâce aux notes du calendrier et grâce aussi à l'entreprise d'une narration dont le déclenchement est moins la découverte du Mur que la perte douloureuse du fidèle Lynx.

Elle montre ainsi comment elle a préparé sa survie, mais aussi ce qui aura été le point de départ d'un nouveau rapport au monde et à son environnement sauvage immédiat. En dépit de son angoisse, son humanité n'a pas été perdue ; elle a simplement changé de « nature ». L'explication de la cause du récit laisse entrevoir une métamorphose dont le lecteur est invité à mesurer les étapes, les échecs et les réussites.

S'établit par là-même la nécessité d'une écriture qui n'est pas seulement mémorielle ; en effet il ne s'agit pas seulement du passé, mais aussi du présent, de l'avenir d'une femme qui aurait pu mourir, mais a connu *eine Verwandlung und eine Wiedergeburt* (une transformation et une renaissance).

